



La Section Clinique de Nantes

2021- 2022 :

Comment s'orienter dans la clinique... à partir des semblants

Séminaire théorique :

Lecture de J. Lacan, *Le Séminaire*, livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant* (1971), Seuil, 2006, texte établi par Jacques-Alain Miller.

Séance 2, décembre 2021 : Lecture des chapitres III, « Contre les linguistes », et IV, « L'écrit et la vérité ».

La disjonction sexuelle

Gilles Chatenay

En 1956, dans son Séminaire *Les psychoses*, Lacan avançait que la question hystérique était « Qu'est-ce qu'être une femme ? », et il ajoutait : « La femme s'interroge sur ce que c'est qu'être une femme, de même que le sujet mâle s'interroge sur ce que c'est qu'être une femme. »¹ C'est mettre l'accent sur une dissymétrie fondamentale entre homme et femme quant aux identifications sexuelles. Dissymétrie que l'on retrouve radicalisée et étendue bien au-delà de l'hystérie dans le séminaire que nous lisons cette année, avec l'affirmation qu'il n'y a pas de rapport sexuel.

Et un peu plus bas dans la même page, Lacan dit ceci : « Mais le désavantage où se trouve la femme quant à l'accès à l'identité de son propre sexe, quant à sa sexualisation comme telle, se retourne dans l'hystérie en un avantage, grâce à son identification imaginaire au père ». Et il ajoute : « Pour l'homme, par contre, le chemin sera plus complexe. » Autant dire qu'il n'y a pas vraiment de réponse à la question de ce que c'est qu'être une femme, que cette question soit posée par une femme – l'hystérique esquive la question en faisant l'homme – ou qu'elle soit posée par un homme – pour lui le chemin est plus complexe, nous dit Lacan.

Il n'y a pas vraiment de réponse, et dirais-je il n'y a pas de réponse à ce que c'est qu'être une femme, et ce que c'est qu'être un homme, si le sujet, homme ou femme, hystérique ou non, cherche cette réponse *en lui-même*.

Dans le séminaire XVIII, Lacan nous dit ceci : « Ce qui définit l'homme, c'est son rapport à la femme, et inversement. (...) Pour le garçon, il s'agit, à l'âge adulte, de faire-homme. (...) faire signe à la fille qu'on l'est. »²

¹ J. Lacan, *Le Séminaire*, livre III, *Les psychoses* (1955-1956), Seuil, 1981, texte établi par Jacques-Alain Miller, p. 193.

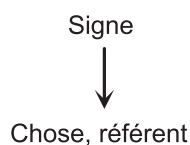
² J. Lacan, *Le Séminaire*, livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, p. 34.

Et plus loin : « L'identification sexuelle ne consiste pas à se croire homme ou femme, mais à tenir compte de ce qu'il y ait des femmes, pour le garçon, qu'il y ait des hommes, pour la fille. »

En d'autres termes, comme l'a souligné Jean-Louis Gault dans la première séance de notre séminaire théorique, il n'y a pas d'identité sexuelle, il n'y a que des identifications. Mais que comporte le terme même d'identification ? Il suppose que l'on s'identifie à quelque chose qui n'est pas soi, qui n'est pas en soi. Les identifications affirment une relation avec l'autre, se supportent de l'autre, trouvent leur support en l'autre. Ainsi de l'identification de Dora sur un trait prélevé sur son père, la toux. Les identifications trouvent leur support en l'autre, quelque soit cet autre, partenaire, père mère sœur frère etc., communauté, société, discours, langue.

Et s'identifier à un autre, ce n'est pas devenir cet autre. Faire l'homme, ce n'est pas être homme. C'est faire semblant, c'est mettre en jeu le semblant.

Cette dimension du semblant est ce que certains et certaines dénoncent sous le nom de « genre », ils refusent ce qu'ils appellent une assignation, et prétendent trouver *en eux-mêmes*, sans l'Autre, leur identité sexuelle. En somme, en refusant le semblant. En prétendant trouver leur identité dans leur mode de jouir – LGBTQIA+ –, ils font de ces dénominations des signes, des signes qui renvoient à leur jouissance, des signes qui ont pour référence leur jouissance. Je reviendrai sur la référence.



Mais l'opération de semblant que met en jeu cette identification place-t-elle homme et femme dans une position symétrique, en miroir – il y a des femmes pour le garçon, des hommes pour la fille, disait Lacan ? Ce sont leurs positions vis-à-vis du semblant qui sont dissymétriques.

« Pour l'homme, dans cette relation, la femme, c'est précisément l'heure de la vérité. »³ Comment le lire ? Je vous sou mets ceci : *faire l'homme*, c'est faire semblant. Dans la relation sexuelle, « le réel de la jouissance sexuelle, en tant qu'elle est détachée comme telle, c'est le phallus », dit Lacan. « En tant qu'elle est détachée comme telle » : la jouissance phallique est détachée du corps, elle est hors corps. C'est une fiction nécessaire, pour l'homme, que de prétendre sienne la jouissance phallique. Une fiction, c'est-à-dire un semblant. « Pour l'homme, la jouissance est semblant. »⁴

La vérité, c'est que cette jouissance *semble* sienne à l'homme qui fait l'homme, et que l'homme fait *comme si* il en était le support – le support, pour la jouissance de sa partenaire. Pour le dire brutalement, il croit que c'est lui qui la fait jouir. Ce qui revient à réduire la jouissance de celle-ci à la jouissance phallique.

Mais il dépend d'elle, de la femme, qu'elle ponctue cette équivalence de la jouissance phallique et du semblant, et c'est elle qui est « le support de cette vérité, de ce qu'il y a de semblant dans le rapport de l'homme à la femme. »⁵

Pour l'homme qui fait l'homme, et pour le discours, il y a équivalence entre jouissance et semblant. Mais pas pour la femme – revoici la dissymétrie – : en tant qu'elle est Autre, comme l'est la jouissance phallique en tant que hors-corps, elle sait « ce qui, de la jouissance et du

³ *Id.*,

⁴ *Op. cit*, p. 35.

⁵ *Id.*

semblant, est disjonctif » – l’une ou l’autre, mais pas les deux. Rupture de l’équivalence. « Quand il s’agit d’une femme, ce n’est pas la même chose, parce que la femme a une grande liberté à l’endroit du semblant. »⁶ L’homme peut faire l’homme autant qu’il le peut, se croire le support de la jouissance féminine, la femme sait bien que tout cela est semblant, fiction nécessaire à laquelle elle consent.

Le semblant et la métaphore

Mais qu’est-ce que le semblant ? Disons-le vite : je propose qu’un semblant, c’est une métaphore.

Quand y a-t-il métaphore ? Quand un signifiant vient à la place *d’un autre signifiant*. Je cite Lacan, dans le Séminaire III *Les psychoses* : « Sa gerbe n’était point avare, ni haineuse » – Victor Hugo. – *de même*, notre personnage [Booz] n’était point avare, ni haineux. »⁷ : gerbe vient à la place de Booz.

Sa gerbe n’était point avare...

~~Booz~~

Dans le séminaire *D’un discours...*, Lacan dit que *comme* sert de conjonction pour faire métaphore⁸, dans sa lecture de Booz, c’est *de même*. Le point important est qu’à la différence du signe qui pointe vers l’objet, la chose, c’est-à-dire le référent ; à la différence du signe, dans la métaphore le signifiant, ici *gerbe*, vient à la place d’un autre signifiant, ici Booz. C’est-à-dire que le signifiant ne pointe pas vers le référent, il vient à sa place. Et au contraire de *pointer* vers le référent, il s’articule à un autre signifiant, qui lui-même vient à la place d’un référent. On n’en sort pas. « Le signifiant peut bien être le seul support de quelque chose. Il évoque, de par sa nature, un référent. Seulement ce ne peut être le bon. C’est pour cette raison que le référent est toujours réel, parce qu’il est impossible à désigner. »⁹

Ce ne peut être le bon référent. Lacan critique les positivistes logiques, qui modélisent le langage comme un système de références – pour faire vite, pour eux, le mot doit désigner la chose.¹⁰ Critiquant les positivistes, Bertrand Russell a pu proposer que le seul véritable nom propre, le seul signifiant qui désigne véritablement quelque chose en particulier, est *That, Ça*. Lacan montre son cigare, et le désigne en disant *Ça*. « Ce que je viens de désigner par *Ça*, ce n’est pas mon cigare. »¹¹ Et en effet, pour nous qui l’écoutons, que désigne Lacan ? Son cigare ? Le geste qu’il accomplit ? Son doigt ? Le tabac ? Le fait qu’il va le fumer ? Une proposition sur le nom ? Que signifie *That*, que signifie *Ça* ? Nous ne pouvons que nous demander ce que Lacan veut nous *dire* en nous *disant* “*Ça*”. « Nous ne pouvons omettre que c’est un fait de langage que de dire *Ça*. » C’est-à-dire que pour tenter d’enserrer le référent réel, nous ne pouvons que faire appel à d’autres signifiants, et à encore d’autres signifiants, dans une association métonymique – la métonymie, c’est un signifiant, *puis*, de proche en proche, un autre signifiant, encore un autre, etc.,. Nous ne pouvons que faire appel à encore et encore d’autres signifiants, pour à chaque fois tenter d’approcher le référent sans jamais pouvoir l’atteindre. « Le référent est toujours réel,

⁶ *Id.*

⁷ J. Lacan, *Les psychoses*, *op. cit.*, p. 247. « Sa gerbe » etc. est tiré du poème « Booz endormi ».

⁸ *D’un discours...*, *op. cit.*, p. 47.

⁹ *Op. cit.*, p. 46.

¹⁰ Cf. *L’encyclopédie philosophique* : « Le positivisme logique est empiriste et réductionniste. Le principe de vérification ou plus exactement le principe de vérifiabilité n’a rien de naïf, il concerne plus exactement le langage qui doit être empirique, c’est-à-dire composé de noms nommant ou supposés nommer des objets. »

¹¹ *Op. cit.*, p. 45.

parce qu'il est impossible à désigner. Moyennant quoi, il ne reste plus qu'à le construire. Et on le construit si on peut. », dit Lacan.¹²

Construire

Que Lacan, à propos du référent réel, utilise ce terme, *construire*, a éveillé mon attention. Construire, en effet, ce n'est pas seulement associer des signifiants, cela comporte l'idée d'une cohérence – il faut que ça tienne. Construire comporte l'idée d'une cohérence, d'une consistance *logique*. Dans la parole, nous pouvons associer n'importe quel signifiant avec n'importe quel signifiant sans aucun égard pour la cohérence de nos propos, ils en resteront valides. Poser la question de leur cohérence suppose de s'abstraire de leur sens pour s'intéresser à leur articulation. En d'autres termes, cela suppose une *lecture* de ceux-ci, une lecture de leur articulation – est-ce que cela se tient, ou pas ? C'est-à-dire que cela suppose de s'écarter de la dimension de la parole, du signifiant, du semblant, pour entrer dans le domaine de la lecture, et donc de l'écriture, et donc de la lettre. Pour traiter de l'homme et de la femme, et du réel de « il n'y a pas de rapport sexuel », Lacan, tout au long de ce séminaire, mettra en jeu la fonction de l'écriture et de la lettre.¹³

Étant tout à fait incompétent sur l'écriture chinoise, je n'en dirai presque rien, sinon que Lacan dit à son propos qu'elle l'a conduit à « généraliser la fonction du signifiant »¹⁴, et que l'écrit de Mencius qu'il met au tableau doit faire sentir à son auditoire quelle est la « fonction de l'écriture. »¹⁵

L'effacement du sens

J'en viens à la logique. Celle-ci s'est fondée avec Aristote comme l'étude, non pas des signifiants et de leur sens, mais des articulations entre ceux-ci. Pour ce faire, comme a pu le dire Lacan, Aristote fait des trous dans les phrases – il efface les signifiants, pour ne garder que les connecteurs logiques.

Je prends l'exemple du plus connu des syllogismes – qui n'est pas d'Aristote :

Tout homme est mortel. Or, Socrate est un homme. Donc, Socrate est mortel.

Traduction en logique :

Tout *A* est *B* (première prémisses). Or, c'est un *A* (seconde prémisses). Donc, c'est *B*. (conclusion)

« Mortel », « Socrate » et « Homme » ont disparu, seule compte la *forme* du syllogisme.¹⁶

Il faut remarquer d'ailleurs qu'un raisonnement peut être valide alors que l'une des prémisses est fausse. Lacan le note à propos de l'hypothèse dans la science : « l'implication en logique n'implique nullement qu'une conclusion vraie ne puisse pas être tirée d'une prémisses fausse. »¹⁷ En effet, si l'on écrit *A* implique *B*, le seul cas exclu serait que *A* soit vrai et *B* faux. L'implication peut d'ailleurs s'écrire ((non *A*) ou *B*) – si *B* est vrai, l'implication est valide que *A* soit vrai ou faux.

¹² *Op. cit.*, p. 46.

¹³ J. Lacan, "La troisième" (1974), La divina/Navarin éditeur, 2021, p. 45 : « C'est à partir de là, à savoir à partir du moment où l'on saisit ce qu'il y a – comment dire ? – de plus vivant ou de plus mort dans le langage, à savoir la lettre, c'est uniquement à partir de là que nous avons accès au réel. »

¹⁴ *Op. cit.*, p. 47.

¹⁵ *Op. cit.*, p. 56.

¹⁶ Cf. *L'encyclopédie philosophique. Syllogisme* (en ligne sur internet) : « Ce qui est déterminant pour avoir un raisonnement contraignant est qu'il soit impossible que les prémisses soient vraies et la conclusion fausse. Aristote est le premier à montrer que cette caractéristique ne dépend pas des contenus véhiculés par le raisonnement, mais uniquement des rapports entre les *formes* des propositions concernées, ces formes qu'il exprime en introduisant des lettres en lieu et place des termes concrets. »

¹⁷ *Op. cit.*, p. 43.

En mettant des lettres à la place des signifiants, la logique et la mathématique s'affranchissent du sens. Lacan, à ce sujet, critique Richards et Ogden, les auteurs de *The Meaning of Meaning*,¹⁸ qui dévalorisent les énoncés qui n'ont pas de sens : « que [le procédé qu'ils proposent] nous interdise toute articulation dont le sens n'est pas saisissable, aboutira par exemple à ceci, que nous ne pourrions plus faire usage du discours mathématique, dont, de l'aveu des logiciens les plus qualifiés¹⁹, (...) il se peut qu'en tel ou tel de ces points, nous ne puissions plus lui donner aucun sens, ce qui ne l'empêche pas précisément d'être, de tous les discours, celui qui se développe avec le plus de rigueur. Nous nous trouvons de ce fait en un point qui est essentiel à mettre en relief concernant la fonction de l'écrit. »²⁰

Le réveil de la logique

À la fin du dix-neuvième siècle, Boole²¹, Peirce et Frege réveillent la logique de son sommeil aristotélien de plusieurs siècles.

Boole algébrise la logique propositionnelle – « Vrai » s'écrit avec le nombre 1, « Faux » avec le nombre zéro, la validité d'une proposition devient le résultat d'un calcul arithmétique binaire.

Frege, avec son *Idéographie*²² et ses *Fondements de l'arithmétique*²³, inaugure la logique des prédicats : le prédicat (« mortel » dans notre exemple) devient une fonction, l'argument (« Socrate » dans notre exemple,) devient la valeur d'une variable x ; l'universelle devient le quantificateur *Pour tout*, (\forall), et la particulière le quantificateur existentiel (« Il existe », \exists).

Je m'aventurerai alors à réécrire le syllogisme ainsi :

$$\forall x M(x) \wedge (\exists x (x = s)) \rightarrow M(s)$$

Faire du prédicat (ici, « mortel ») une fonction, et faire de l'objet dont on traite un argument de cette fonction, c'est-à-dire la valeur particulière (« Socrate », s) d'une *variable*, faire tout cela, non seulement radicalise l'effacement aristotélien, mais introduit quelque chose de tout à fait nouveau dans la question du rapport entre l'écriture logique et la question de la référence – Lacan en tient compte avec précision plus loin dans ce séminaire, pages 110-111.

L'universelle à la question

Mais il est un autre point de la mathématisation de la logique qui pour nous, lecteurs de Lacan, est spécialement intéressant.

D'abord, Pierce, avec son carré logique, montre que l'universelle n'implique pas l'existence de ce sur quoi elle porte : comme le dit Lacan, affirmer que « tout x est y , que tout quelque chose est pourvu de tel attribut, est une position universelle parfaitement recevable sans qu'il y ait pour autant aucun x . »²⁴ L'universelle peut être vide.

Puis vient Russell avec son paradoxe. Pour Frege, il suffisait de poser un prédicat valide, c'est-à-dire une fonction, pour construire l'ensemble consistant des objets qui la satisfont. Par exemple,

¹⁸ C.K. Ogden et I.A. Richards, *The Meaning of Meaning: A Study of the Influence of Language upon Thought and of the Science of Symbolism* (1923).

¹⁹ Cf. B. Russell : « Les mathématiques peuvent être définies comme une science dans laquelle on ne sait jamais de quoi on parle, ni si ce qu'on dit est vrai »

²⁰ *D'un discours..., op. cit.*, p. 59.

²¹ G. Boole, *Les Lois de la pensée*, Paris, Vrin, coll. « Mathesis », 1992. Boole algébrise la logique propositionnelle et invente la logique booléenne, binaire – « Vrai » s'écrit avec le chiffre 1, « Faux » le chiffre zéro, « et » devient une multiplication, « ou » une « addition » (si A et B sont égaux à 1, A ou B donne 1). Les algorithmes de notre informatique contemporaine sont en général booléens.

²² G. Frege, *L'idéographie (Begriffsschrift, 1879)*, trad. Corrine Besson, Vrin, 1999

²³ G. Frege, *Les fondements de l'arithmétique (Die Grundlagen der Arithmetik)*, 1884 (trad. Claude Imbert, L'ordre philosophique, Seuil, 1969)

²⁴ *D'un discours..., op. cit.*, p. 69.

soit le prédicat « noir », celui-ci nous suffit, pouvons-nous penser, pour créer l'ensemble de tous les objets qui sont noirs. Mais Russell envoie à Frege une lettre²⁵ dans laquelle il avance ceci : Soit l'ensemble de *tous* les ensembles qui ne se contiennent pas eux-mêmes – après tout, ne pas se contenir soi-même est le cas de la plupart des ensembles : l'ensemble des maisons n'est pas une maison – par contre, l'ensemble des concepts est bien un concept. Alors, l'ensemble de *tous* les ensembles qui ne se contiennent pas eux-mêmes se contient-il ? S'il se contient, alors il ne fait pas partie des ensembles qui ne se contiennent pas eux-mêmes. Mais s'il ne se contient pas, alors il fait partie des ensembles qui ne se contiennent pas eux-mêmes. L'universelle peut être inconsistante.

Le problème semble venir de l'universelle. Une des façons d'y répondre paraît simple : il suffit de restreindre l'universelle à un domaine spécifié à l'avance. L'universelle ne doit jamais porter sur la Totalité. Russell pourra dire « Rien n'est Tout ».

Jusqu'à présent, tout va bien, et Lacan peut faire du phallus une fonction, $\Phi(x)$, et écrire $\forall x \Phi(x)$ – à condition que l'universelle $\forall x$ ne porte pas sur *tous* les sujets, hommes ou femmes, qu'elle ne porte pas sur homme et femme – la dissymétrie devient disjonction.

Le pas-tout intuitionniste, et l'infini

Mais arrivent les intuitionnistes avec Brouwer, Heyting, Weil... et Lorenzen, et les constructivistes avec Poincaré. Constructivistes et intuitionnistes refusent le tiers exclu. Depuis toujours, depuis Aristote, la logique posait qu'une proposition quelle qu'elle soit, ne peut être que vraie ou fausse, il n'y a pas de troisième terme.

Soit une proposition universelle P . Pour la prouver, on peut procéder « en extension », lister tous les objets qui satisfont à la proposition. Mais si le domaine de la proposition est infini, notre vérification risque de durer. À moins que nous produisions un contre-exemple. Auquel cas nous prouverions que la proposition P est fausse, et pourrions adopter son inverse, $non-P$. Ou encore, nous pourrions raisonner par l'absurde : nous supposerions que la négation de la proposition est vraie, que $non-P$ est vraie, et démontrerions que cela mène à une contradiction, c'est-à-dire qu'il est impossible que $non-P$ soit vraie. Il n'y a pas de troisième terme, si $non-P$ est fausse, P est vraie.²⁶

Tant que nous étions dans un domaine fini, pas de problème. Les difficultés commencent avec l'infini lorsque l'on refuse le tiers exclu, et donc la démonstration par l'absurde.

Lorenzen, dont parle Lacan dans ces séances, prend cet exemple²⁷ : « Considérons l'affirmation suivante : "Il y a des nombres impairs qui sont parfaits". ("Parfait" qualifie un nombre qui est égal à la somme de ses diviseurs propres. Ainsi $6 = 1+2+3$, et $28 = 1+2+4+7+14$ sont parfaits.) « On voit bien comment il faudrait prouver la vérité de cette proposition. Il « suffirait » de trouver un nombre impair n qui soit tel que le calcul de la somme de ses diviseurs propres donne

²⁵ (Wikipedia) : Précisément le 16 juin 1902, lettre à laquelle Frege répond le 22 juin 1902. L'échange de lettres est traduit en anglais et présenté dans *From Frege to Gödel : A Source Book in Mathematical Logic*. Traduction et présentation en français dans François Rivenc (dir.) et Philippe de Rouilhan (dir.), *Logique et fondements des mathématiques : Anthologie (1850-1914)*, Paris, Payot, coll. « Bibliothèque scientifique Payot », 1992.

²⁶ Par exemple Euclide (autour de 300 avant JC) démontre par l'absurde qu'il n'y a pas de nombre premier Q supérieur à *tous* les nombres premiers – ce qui revient à dire qu'il y a une infinité de nombres premiers. Soit la liste de *tous* les nombres premiers $q_1, q_2, q_3 \dots Q$. On construit le nombre $N = q_1 * q_2 * q_3 \dots Q$. Qu'en est-il du nombre $N+1$? Il n'a comme diviseurs que 1 et $N+1$. Il est premier, et est supérieur à Q . Il n'y a donc pas de nombre premier supérieur à tous les autres.

²⁷ P. Lorenzen, *Métamathématique*, Gauthier-Villars, Paris, 1967, p. 18.

précisément n (et une telle somme peut se calculer effectivement). Toutefois, jusqu'à présent, personne ne connaît un tel nombre, et personne ne sait non plus si un jour quelqu'un en trouvera un. De plus, on ne voit pas du tout à quel procédé général on pourrait faire appel. »


J'ajouterai que l'on pourrait être tenté de procéder par extension à l'aide d'un ordinateur, mais comme le domaine est infini, il est bien possible que l'ordinateur n'en finisse jamais de tourner.

Les constructivistes et les intuitionnistes, refusant le tiers exclu, réclament que face à une telle proposition P , on démontre, *et* la validité de P , *et* celle de *non-non* P . D'où les dialogues logiques de Lorenzen. Constructivistes et intuitionnistes développent une autre logique que la logique classique, qui elle use du tiers exclu, et qui est de ce fait, me semble-t-il, binaire.

On voit ce qui intéresse Lacan : non seulement l'universel est remis en cause, mais à côté de la logique classique, qui pourrait convenir au côté dit « homme » de la fonction phallique, $\forall x \Phi(x)$, les intuitionnistes et les constructivistes produisent une logique spéciale²⁸ pour traiter des propositions qui portent sur un domaine infini.

Pas-tout d'une femme

Lacan, dans le séminaire XVIII, est en train de construire sa logique de la sexualité : elle n'est encore qu'un *work in progress*. Ce n'est que par la suite, par exemple dans le Séminaire XX *Encore*²⁹ ou dans « L'étourdit »³⁰, qu'il livrera la version aboutie de ses formules de la sexualité :

\mathcal{H}	\mathcal{F}
$\exists x. \overline{\Phi}_x$	$\overline{\exists}x. \overline{\Phi}_x$
$\forall x. \Phi_x$	$\overline{\forall}x. \Phi_x$
	 Pas-tout x

Celles-ci, côté dit « femme », écrivent un *pas-tout* qui ne porte pas que sur l'universelle (qui se traduit en « il n'y a pas "toutes les femmes" »), mais qui porte aussi sur l'argument de la fonction, *une* femme : *pas-tout d'une* femme répond à la fonction phallique. Il y a une jouissance supplémentaire à la jouissance phallique, une jouissance qui est au-delà du caractère limité, borné, bordé de la fonction phallique côté homme, c'est-à-dire une jouissance au-delà du fini, au-delà de la simple restriction du domaine de l'universelle. La disjonction dont je parlais n'est pas binaire : si une femme n'est pas toute dans la fonction phallique, elle participe cependant *aussi* de la jouissance phallique. Une femme ne se situe pas que du côté dit « femme » de la sexualité, elle mord sur le côté « homme ». La disjonction radicale de la sexualité devient inconsistance, ce qui revient à écrire qu'il n'y a pas de rapport sexuel.

« Je mens »

Je reviens à la question des paradoxes. La restriction de l'universelle, en fait, n'était pas la seule réponse logique ou mathématique à l'inconsistance dévoilée par le paradoxe de Russell. Car au fond, la structure du paradoxe ne tient pas qu'à l'universelle. Le paradoxe de Russell a la même

²⁸ Spéciale, mais cependant valide pour les mathématiques : on a pu démontrer que la logique intuitionniste de Heyting était un topos de Grothendieck.

²⁹ J. Lacan, *Le Séminaire*, Livre XX, *Encore* (1972-1973), Seuil, 1975, texte établi par Jacques-Alain Miller, p. 73.

³⁰ J. Lacan, « L'étourdit » (1973), *Autres écrits*, Seuil, 2001.

structure que celui d'Épiménide le menteur, qui dit « Je mens »³¹ – lorsque je dis que je mens, est-ce que je mens ? Si je mens, je dis la vérité, si je dis la vérité, je mens. La proposition porte sur elle-même.

Russell répondra à son paradoxe sur les ensembles par le feuilletage hiérarchique de la théorie des types logiques³² – une proposition d'un certain type logique ne peut porter que sur une proposition d'un type logique inférieur. Poincaré propose une réponse qui en est proche : une proposition ou une définition qui porte sur elle-même, même indirectement, est dite par lui « imprédicative » : elle ne définit pas un prédicat à partir duquel on pourrait générer l'ensemble des objets qui y répondent. Tarski reprend l'étagement hiérarchique des propositions qu'exigent Russell et Poincaré, et l'étend aux langages formalisés eux-mêmes. Il démontre que la notion de vérité des énoncés d'un langage formalisé suffisamment riche (dit par lui langage-objet), ne peut être définie dans ce langage, mais dans ce qu'il appelle un métalangage, nécessairement plus riche.³³ Notons-le : il s'agit chez Tarski des langages *formalisés*, des langages de la logique et de la mathématique, pas de notre langage quotidien, à propos duquel bien évidemment il faut avec Lacan refuser la disjonction entre métalangage et langage objet.³⁴ Et d'ailleurs, même lorsqu'un logicien ou un mathématicien écrit ses formules, il faut bien qu'à un moment ou un autre il les introduise, et ceci il ne peut le faire qu'en langage courant. En dehors des langages formalisés, il n'y a pas de métalangage autre que celui que nous parlons et écrivons.

Sans entrer dans les subtilités des logiciens, dans notre usage courant de la langue, comment pouvons-nous marquer la distinction entre les propositions et ce sur quoi elles portent ? C'est assez simple : il suffit de poser des guillemets sur l'objet de nos propos. Tarski en a donné un exemple célèbre, je le cite : *La proposition "La neige est blanche" est vraie si et seulement si la neige est blanche.*³⁵

L'acte de langage

Pour Lacan, « aucun des prétendus paradoxes auxquels s'arrête la logique classique (...) ne tient qu'à partir du moment où c'est écrit. »³⁶ Dans la parole, sans l'écrit, les paradoxes ne tiennent pas, y compris *Je mens* – pourquoi ? Je dirais que la parole, toujours, de fait, se déploie en deux temps logiques : il y a d'une part l'acte de dire, le fait que je dise, l'énonciation. Et d'autre part il y a ce que je dis, l'énoncé. La différence de niveaux hiérarchiques des propositions exigée par les logiciens pour éteindre les paradoxes se traduit dans la parole dans la distinction des deux temps logiques de l'énonciation et de l'énoncé. Pas d'énoncé sans énonciation logiquement préalable.

Il reste cependant qu'il ne va pas de soi que l'énonciation impose sa présence face à la fascination pour le sens que véhiculent les énoncés : « Qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend », écrit Lacan dans « L'étourdit ».³⁷

Ne pas se laisser fasciner par les énoncés, éveiller son attention à l'énonciation, c'est au fond ce à quoi l'analyste invite l'analysant lorsque, en opérant une scansion ou une coupure, il lui signifie

³¹ J. Lacan parle des paradoxes, notamment de celui d'Épiménide et celui de Berry (« Le plus petit nombre qui s'écrit en plus de 15 mots ») dans *D'un discours... op. cit.*, p. 72.

³² B. Russell & A. N. Whitehead, 1910-1913, *Principia Mathematica*, Cambridge University Press. (Wikipedia) : La théorie des types logiques permet de contourner le paradoxe de Russell en introduisant tout d'abord une hiérarchie de types, puis en assignant un type à chaque entité mathématique. Les objets d'un certain type ne peuvent être construits qu'à partir d'objets leur pré-existant (situés plus bas dans la hiérarchie), empêchant ainsi les boucles infinies et les paradoxes de surgir et de casser la théorie.

³³ Cf. A. Tarski, « Le concept de vérité dans les langages formalisés » (1931), *Logique, sémantique, métamathématique, 1923-1944, tome 1*, A. Colin, 1976.

³⁴ Cf. *D'un discours..., op. cit.*, p. 45.

³⁵ Cf. Tarski, *op. cit.*, p. 163 : « Il neige » est une proposition vraie si et seulement s'il neige.

³⁶ *D'un discours..., op. cit.*, p. 72.

³⁷ J. Lacan, « L'étourdit », *op. cit.*, p. 449.

« je ne te le fais pas dire » : c'est bien toi qui a prononcé ce dire, toi qui a accompli cet acte de langage.

Dans l'énonciation, le verbe est acte. Lacan, page 48, nous dit ceci : « Peut-être (...) que l'agir était tout au commencement, c'est peut-être exactement la même chose que de dire *en archè*, au commencement était le verbe. »